

L'HOMME QUI ARRÊTA LE DÉSERT

YACOUBA SAWADOGO
ET DAMIEN DEVILLE

Le temps *
des imaginaires 


Tana
éditions

Avant-propos

Il était là, devant l'assemblée constituée en son honneur. Nous étions venus de loin pour le rencontrer, pour découvrir l'homme et entendre ses mots. Il faut dire que Yacouba Sawadogo est de la stature de ceux qui inspirent. Son corps de colosse est marqué par des décennies de labeur. Des veines, visibles à l'œil nu, parcourent son cou à la manière de grands fleuves, comme autant de flots de vitalité. Sur son visage parcheminé par le grand âge, son front plissé de cent rides domine ses joues moelleuses creusées de larges fossettes. Sa peau tannée donne par endroits l'impression d'avoir été martelée par la grêle. C'est souvent le prix à payer d'une vie passée sous les hauts soleils. Yacouba Sawadogo possède également des yeux d'une intense profondeur, comme si toujours ils s'efforçaient de percer les mystères du temps. En Afrique de l'Ouest,

la légende dit que le grand âge confère au regard la qualité de celui des grands oiseaux, l'acuité. Car si l'homme voit parfois trouble, c'est en lui-même qu'il va chercher des réponses forgées par l'expérience des années. Il a connu toutes les vies, la forêt et la brousse, le béton et la glaise. Quel âge a-t-il réellement ? Nul ne peut le dire avec certitude. L'homme a grandi dans les années 1950, dans un endroit reculé où le recensement des naissances n'était pas encore pratiqué. Seules ses rides et son souffle hésitant retracent un passé épique et donnent un semblant d'indication. Dans le doute, les jeunes du village l'appellent simplement « le Vieux ».

Ce jour-là, Yacouba était lui aussi venu de loin. Depuis son village, dans la région du Yatenga, au nord du Burkina Faso, il avait franchi les grandes savanes du pays, puis les forêts humides de la Côte d'Ivoire pour rejoindre Abidjan, la perle des Afriques. C'est là que nous avons écouté son récit, la situation sécuritaire au Sahel nous ayant empêchés de le retrouver chez lui. Nous étions plusieurs à l'accueillir en terres ivoiriennes : François Gicqueau, agent de liaison entre la France et l'Afrique de l'Ouest, qui a rendu cette rencontre possible ; Thierry Mercier, photographe de talent ; et moi-même, la future plume. Abidjan, j'y ai passé quelque temps. Je connais les secrets de la ville et les endroits propices à des échanges sereins. Et puis, cette métropole, c'est aussi l'odeur de la mer, une quête fertile entre l'eau et l'ébène, le ciel et la terre...

La parole de Yacouba était attendue avec impatience et fébrilité. Ses mots seraient pensés, soupesés,

sciemment formulés. Chacun de nous imaginait par avance l'obligation d'être à la hauteur de leurs potentialités. De longues heures durant, il nous a raconté cette vie qu'il a connue et voit maintenant s'enfuir, son alliance avec la terre, et la foi qu'il place dans ses derniers jours. Il nous a également décrit ce que l'ici et l'ailleurs ont en commun, ce qu'ils peuvent produire ensemble. En quelques jours, il était venu partager son Afrique, accomplir un legs. Il était venu faire de nos maisons une terre de relations.

L'homme avait en effet, des années auparavant, défriché un chemin. Face à la colère des sables, il avait su fabriquer des remparts de verdure. À l'orée d'un désert violent, et suite à la grande sécheresse du début des années 1980 qui abîma les corps et les cœurs, le village de Yacouba Sawadogo est devenu un véritable jardin. Une forêt y a repris ses droits, si bien qu'elle est dorénavant un phare pour l'humanité, une sentinelle face à l'érosion du vivant et une forteresse contre la désertification des territoires qui menace au-delà des frontières du continent africain.

Je connais bien le Burkina Faso pour y avoir vécu pendant mes premières années de doctorat. J'ai été bercé dans ce pays où règnent trois soleils – Ouagadougou, Bobo-Dioulasso et Ouahigouya – ces villes anciennes qui firent la fierté des grands peuples du Burkina. J'ai été bercé par cette mosaïque de lieux habités d'autant de noblesse que de violence. L'Afrique de l'Ouest est complexe. Elle a vu naître ce que l'humanité a de meilleur, mais elle a également connu des batailles

dont les blessures ne cessent de lacerer les populations. J'ai été bercé aussi par des sociétés matriarcales cachées derrière les murs de petites citadelles de l'Est du Burkina. Bercé par les Touaregs, ces nomades qui vont et viennent cavalant par les dunes, le visage protégé de la chaleur et des vents de sable par leurs grands turbans indigo. Dans les villes, les métaux s'allient, les grues s'effilent vers le ciel, le pays sort de terre, gravit la rampe vers les lumières de la modernité, au point d'en oublier parfois la singularité des milieux dont il est censé être le défenseur. Le Burkina Faso est un pays à la croisée des chemins. L'uniformisation du monde, le pays la subit depuis plusieurs décennies déjà. Mais il résiste, protégeant vaillamment ses héritages. Là-bas, la maison de retraite reste la famille, et la musique continue de faire danser les enfants sous les étoiles. Mais tout cela n'empêche pas le Burkina d'évoluer, bousculant les rapports de domination qui dardent ses sociétés. Entre les sages d'hier et les espoirs de demain, le pays cherche encore sa propre voie, mais fort de ses mille richesses déjà, il fraye lentement et sûrement son chemin vers l'avenir. Et dans cette prospection permanente, de grandes voix s'élèvent, d'aucuns montrant du doigt un horizon souhaitable pour le pays. Yacouba fait définitivement partie de ces personnalités vibrantes qui apportent un souffle nouveau. Son nom est parvenu à moi à l'occasion des remises des différents prix internationaux qui l'ont récompensé. Les médias en parlaient comme de « l'homme qui avait arrêté le désert ». Je voyais en lui toutes les couleurs de l'Ouest

africain, et j'ai spontanément souhaité le rencontrer. Dans cette région du continent, les Occidentaux sont appelés « toubabous », en référence à la couleur de leur peau. Mais cette manière de désigner les étrangers, en pointant leur différence la plus visible, ne conditionne en aucun cas la nature des relations qui se nouent avec eux. Car, en Afrique de l'Ouest, autour d'un thé ou sur les pistes de brousse, lorsque le quotidien est traversé de périodes sombres, plus rien ne compte, si ce n'est l'affection d'un être envers un autre. De mes diverses expériences là-bas, j'ai davantage appris sur la complexité des cultures ouest-africaines, et au fil des années, j'ai mieux su me fondre dans les rythmes du quotidien. Aujourd'hui, c'est bien ce continent qui résonne chaque jour en moi et m'aiguille.

Sur la route que j'emprunte, ma rencontre avec Yacouba Sawadogo constitue l'un de ces moments rares, un jalon tout à la fois inclassable et fondateur. Yacouba Sawadogo est le pionnier d'un monde qui advient. Toute sa vie, il a planté des arbres, renouvelant les techniques ancestrales de tout un pays, de tout un peuple. Il a ravivé la cohésion sociale là où l'environnement est instable et où les conséquences du réchauffement climatique violentent à l'avenant les corps et les esprits. Dans ce village aux portes du Sahara, planter un arbre n'est pas seulement un geste écologique, c'est un acte qui puise dans les héritages de plusieurs générations. Tandis qu'il œuvrait à ses plantations Yacouba s'est souvenu des paroles des Sawadogo, les talentueux paysans de sa lignée familiale, éminents

gardiens de l'eau de la terre. Il s'est souvenu également des paroles de l'islam qui l'ont formé quand il était enfant. Yacouba a enfin écouté les voix du sacré, celles qui dans sa religion animiste considèrent chaque être vivant comme un supplément d'âme qui contribue à dessiner un chemin commun. Tout a commencé par les enseignements de son père, tout finira par un rêve : la paix pour tous au Sahel. D'une technique agricole réinventée, qui fera sa marque de fabrique, à une vision globale du continent, Yacouba Sawadogo a construit un pont entre les peuples et, j'en suis maintenant persuadé, un pont entre les continents. Car de ce petit bout de terre qu'il a fait sien, Yacouba a su mettre en acte un universel : les arbres savent soigner les humains, les arbres savent soigner les territoires.

En échangeant avec lui, en l'écoutant et en le regardant parler, nous avons entendu le monde changer, et je choisis les mots ici pour transmettre à mon tour son message. Un message qui m'anime également. Nous venons d'hémisphères différents, nous sommes issus de réalités distinctes et néanmoins tournés dans la même direction. Lui le vieux, moi le jeune, et nos utopies qui se rencontrent à l'endroit précis où s'engage la relation. Ce livre témoigne de notre rencontre, il est le support sensible de la volonté que nous avons en commun, il met en mots l'une des seules forces d'âme qui devrait tous et toutes nous rassembler : la quête de l'altérité. Yacouba m'a aussi montré qu'au Burkina Faso, nombreux sont ceux qui construisent

des alternatives à même de contrer le chaos du monde. Le *Tout-monde* et ses injonctions ne sont pas que contraintes, ils mènent également vers l'émancipation des femmes et des hommes, des humains et des non-humains. L'Afrique de l'Ouest fut pour moi l'école de nombreux apprentissages, puisse-t-elle éclairer bien d'autres trajectoires.

Chapitre 1

Écouter des voix venues d'Afrique

Enfant déjà, je souhaitais que le monde me soit raconté. Le soir venu, je me faisais bercer par des contes fantastiques, le rêve d'accoster une île au trésor où résident des animaux qui parlent et des villages qui dansent. Les années ont passé et pourtant, ces histoires fabuleuses se rappellent régulièrement à moi. Leur trame résonne avec mes expériences vécues, parfois simplement par un mot, une phrase, parfois de façon plus dense et plus complexe. Car, à la manière d'un accordéon, un conte est une histoire que l'on déplie et replie à sa guise. La teneur morale de son message concis se lit à plusieurs niveaux et stimule la réflexion. Lumière dans le noir, espoir dans la confiance, un conte fait rayonner des mots qui permettent de se souvenir et nous guident. Déplié, il mobilise une série de personnages, de capes et d'épées, de corbeaux et de renards, de loups et de forêts... qui savent faire vibrer, aussi fort que les sons de tambours, les imaginaires qui sommeillent en nous. Les contes offrent des voies parallèles à notre réalité. Par leur autorité, ils éclairent notre présent et permettent de réinventer sans cesse le monde. Les dire, c'est renouer avec le réel et se préparer aux mondes qui adviennent.

La puissance des contes s'est récemment rappelée à moi lorsque j'ai entendu une histoire qui m'a particulièrement ému. Elle nous emmène dans des terres chaudes et poétiques, poudrées de sables orangés, peuplées de cases brunes et d'arbres élancés, ocellées par l'ombre des nuages qui viennent et s'en vont. Les terres d'un désert qui avance et d'une résistance qui se lève. Ce conte se déroule à Gourga, un petit village à l'ouest du Burkina Faso, proche de la frontière malienne, à l'exact carrefour où se rencontrent les grands peuples des savanes et les commerçants du désert. Depuis plus de cinquante ans, Yacouba Sawadogo accomplit les gestes qui ont fait sa renommée de père nourricier. Ses jours sont scandés de rituels. Ils commencent au petit matin, au moment précis où le soleil fait briller la savane, quand Yacouba enfourche sa petite moto et se dirige vers la forêt qu'il entretient quotidiennement. Il y scrute les évolutions du climat, gratte la terre et observe la vie qui s'y déploie. De petits lombrics attirent son attention, il les regarde avec un sourire bienveillant et satisfait. L'organique et le minéral sont de véritables témoins. Ils indiquent ce qui fut et n'est plus, ce qui s'est transformé, le vivant qui s'ourdit, se recompose et renaît, la victoire de l'arbre sur les dunes, de l'eau sur la sécheresse, de la forêt sur les sols écaillés. Il n'y a pas si longtemps encore, le paysage n'offrait qu'une étendue de sable inhospitalière et improductive, une perspective sans vie. Beaucoup au village reconnaissent que l'intervention de Yacouba fut providentielle. Lui qui arpente lentement la forêt, sa *daba* sur l'épaule,

cette sorte de houe courbée, de bois et de métal, avec laquelle les paysans africains creusent et labourent le sol. Il sait identifier chaque arbre, dont il est l'un des rares à connaître les secrets les plus intimes.

Dans sa quête quotidienne, il fait palpiter la terre. Seul avec ce qui l'entoure, il lui murmure des préceptes pour mieux relier son corps aux âmes visibles et invisibles de la forêt. Les feuilles et les racines qu'il collecte au détour d'un sentier sont des dons. Elles soignent les maladies et les mauvais sorts, elles protègent, offrent au village quiétude et sagesse. Yacouba vit avec les arbres pour vivre en paix. Ses enfants, admiratifs, suivent avec attention ses gestes minutieux. Ce sont ses filles et ses fils, sa grande famille, celles et ceux qui sont restés au village. En vieux professeur, Yacouba transmet sans relâche les fruits de son savoir, et aucune de ses phrases n'est anodine. Chaque mot est chargé d'un sens précis, chaque formulation fait référence à une image. Comme un glaive, elles transpercent l'âme de qui sait les entendre et sèment dans le cœur des enfants les graines de la fierté. Certains d'entre eux auront peut-être le courage de devenir à leur tour, pour le restant de leur vie, les protecteurs de la forêt et les porte-voix de la brousse. En attendant qu'une nouvelle génération s'éveille, la forêt du vieux sage est un relais. Elle véhicule les paroles des ancêtres qui ont animé le village, et inspire l'esprit de celles et ceux qui bâtiront demain.

Les brèches oniriques du monde

En milieu de matinée, Yacouba rejoint les petites allées de son village. Au gré des venelles, l'air bruisse des conversations des familles, de l'écho des cuisines, de l'appel des boutiquiers, des martèlements étincelants sur les enclumes des forgerons, du chant des griots et des jeux des enfants. Le village vit de choses simples, aînés et plus jeunes prenant le temps du repos et de la rencontre. Un minaret surplombe les toits et, plusieurs fois par jour, il fait retentir l'appel à la prière. Un peu plus loin, c'est une église, où les fidèles se retrouvent régulièrement, qui fait entendre ses psaumes. Dans ce pays où coexistent chrétiens et musulmans, chacun vit en paix le choix et la libre pratique de sa foi. Des sculpteurs façonnent avec génie des rondins de bois pour fabriquer des meubles et de petits objets qui décoreront les pièces des maisons. À l'aide de leurs outils, ils brisent des planches, entaillent le bois de motifs géométriques, jouent sur les teintures, et intègrent ponctuellement des éléments de bronze et des coquillages, donnant à l'objet ainsi confectionné puissance et relief. Des commerçants de passage, arrivés des forêts humides du Sud ou de l'ancienne route des dunes, viennent régulièrement faire des emplettes. Une foule d'enfants leur emboîtent le pas, et les taquinent sur leur accoutrement et certaines de leurs coutumes. La « parenté à plaisanterie », cette pratique qui autorise, voire oblige, les membres de certaines ethnies à

se moquer les uns des autres, est ici mère de liens. La joute verbale décrispe l'atmosphère et travaille sans cesse à la réconciliation. Les peuples du Sahel, qui se côtoient dans les villes et les villages, se raillent par les mots comme pour mieux protéger les cœurs. Le Burkina Faso n'a jamais connu de guerre civile, toutes ses communautés résidentes ont décidé, malgré les craintes et les difficultés, d'évoluer ensemble.

Les nomades déchargent leurs petites camionnettes, vendent quelques trouvailles d'autres parages, alpaguent les passants. Ici règne le négoce. Ils repartent quelques jours plus tard vers d'autres oasis, le coffre à nouveau rempli de trésors. La transmission, dans ce petit bout d'Afrique, est majoritairement orale. Des conteurs offrent à un auditoire captivé des paroles qui emportent dans des rêves d'ailleurs. D'aucuns y verraient presque les murs de la grande Babylone. Les spectateurs en tirent toujours quelques traits d'humour et leçons de vie qui participeront à transformer le quotidien. L'esprit allégé, ils retournent alors de ruelle en ruelle, le long desquelles de petits potagers forment des parcelles de verdure entretenues et soignées. Dans cette partie du monde, l'agriculture n'est jamais sortie des villes et des villages. Chaque espace libre est cultivé ou pâturé. Les humains cohabitent avec les plantes et les bêtes, comme pour mieux résister à ces terres chaudes et rocailleuses. Le Sahara est si proche que chaque vie qui s'épanouit ici est une ode à l'espoir.

Non loin de là, à l'ouest du petit village de Yacouba, scintillent les lumières de Ouahigouya, l'une des villes

les plus importantes du Burkina Faso. L'urbanisation se propage, envahit le territoire, et la ville embrasse désormais le village, grignotant dans son sillage des emblèmes de fierté : une agriculture manuelle, locale et respectueuse de l'environnement, mais aussi des petites maisons en *banco*, ce mélange d'argile rouge et de paille qui donne aux murs leur couleur et leur tenue, et confère à cette partie du monde une architecture vernaculaire. Ces maisonnettes orangées paraissent à la fois sortir de la terre et descendre du ciel. Ouahigouya n'en demeure pas moins une ville pétrie de symboles. Elle fut la capitale du royaume mossi, un peuple d'hommes-chevaux qui tutoya le prestige. Du XII^e au XIX^e siècle, aucun empire ouest-africain ne put, en effet, briser ses phalanges de cavaliers. Lorsqu'une menace planait, des tonnerres de tambours émanaient de la cour royale. Brisant le silence et la quiétude, le grondement des tam-tams ordonnait à l'armée de se lever. Les hommes et quelques femmes choisies pour leurs aptitudes guerrières brandissaient leurs armes, se paraient de fétiches comme pour demander le soutien des esprits, et fondaient aux écuries pour retrouver leurs fidèles chevaux. Tous se rassemblaient alors aux portes de la ville et chantaient à l'unisson pour se préparer au combat. La légende dit que Ouahigouya la Grande savait mobiliser plus de dix mille cavaliers en moins d'une demi-journée. Et lorsque toutes les villes de l'Empire mossi battaient ensemble les tambours de la guerre, cette armée pouvait compter plus de cent mille hommes et femmes. La cavalcade partait au galop

défendre les villes et villages aux quatre coins de la savane. Les Mossis n'avaient pas l'esprit de conquête mais, face aux convoitises des royaumes voisins, ils défendaient les terres qu'ils souhaitaient protéger. Les phalanges mossies n'ont connu aucune défaite et, rapidement, plus personne n'osa en défier les légendaires cavaliers. Même les éminents rois du Niger, réputés pour leur férocité, s'étaient rendus à l'évidence, la condition pour traverser le territoire était d'obtenir la bénédiction mossie. Les guerriers burkinabés ne furent défaits que sous les bombardes des colons à la fin du XIX^e siècle. La violence de l'Occident eut raison de tout, y compris des plus illustres légendes. Les habitants de Ouahigouya ont laissé depuis longtemps ce passé guerrier derrière eux. Ils aspirent à la sérénité, à un avenir stable pour les savanes et pour le Sahel. Mais le lien aux chevaux a perduré. Les étalons sont sacrés au Burkina Faso, leur énergie et leur résistance demeurent un exemple. Au sein de la ville et sur les pistes de brousse, des jeunes gens continuent de les chevaucher. Leur passage et l'élégance de leur posture suscitent l'admiration. Et lorsqu'à l'horizon se découpe la silhouette d'un cheval au galop, des chuchotements s'élèvent comme des prières, sorte de révérence à la force passée et à la liberté présente.

À la recherche de l'équilibre

Le petit village de Yacouba n'est cependant pas un paradis. Ici comme ailleurs, les humains sont en proie aux tourments. Même dans les moments de calme et d'apaisement se superposent rancœurs et jalousies, tensions latentes, bousculades et chahuts suspects. Les soins qui peinent à arriver participent de ce qui attise le malaise. Dans ces villages excentrés, les maladies emportent vieillards et enfants dans des vagues de chagrin. Ces moments cruels, les villageois parviennent néanmoins à les apprivoiser. À tous les instants de l'existence, la mort éveille chacun à sa finitude. Sans distinguer l'âge, le rang social ou le prestige, elle s'immisce dans les foyers et appelle les citoyens à rejoindre le royaume des dieux. Elle est présente et familière, les fantômes des plus jeunes comme ceux des anciens accompagnent la vie collective. À la nuit tombée, certains sages les convoquent et sollicitent leurs conseils. Dans le Sahel, vivre pour mieux mourir est une confession, une forme de cheminement spirituel qui invite à l'humilité et rappelle quotidiennement les uns et les autres à leur propre vulnérabilité.

La condition des femmes est rude également, et exacerbe bien des blessures. De l'aube au crépuscule, sous le soleil brûlant, elles sont à pied d'œuvre, courbées par le labeur de la terre ou dressées pour transporter l'eau qui chaloupe dans les poteries en équilibre sur leur tête. Elles pilent le grain, mélangent les épices et affrontent